

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

« Un ami de la valeur du commandant et un autre de la force du Cacique ! Avec de pareils hommes, on va loin, et je commence à croire que je ne suis pas le premier venu. »

La facétie du Parisien mit fin à cette scène à la fois touchante et originale.

Le camp reprit sa physionomie accoutumée et chacun se disposa à passer convenablement la nuit.

Tomaho porta des vivres à la troupe de Grandmoreau en sautant plusieurs fois le précipice à l'aide de sa perche, ou mieux de son arbre.

Bientôt enfin le calme régna dans le bivouac et chacun ne tarda pas à trouver le sommeil après une journée si bien remplie.

— Le lendemain au point du jour, le comte réunit son monde et prenant la parole, exposa la situation :

— Messieurs, dit-il il est nécessaire que nous soyons au *Secret* dès demain.

« Mais il faut songer d'abord à mettre en communication la montagne et ce plateau, et de plus il est indispensable de transporter d'assez lourdes charges de l'autre côté de l'abîme. »

« Or voici le moyen que j'avais imaginé lors de l'organisation de notre expédition, moyen que je vous propose encore aujourd'hui. »

« Avant notre départ je me suis procuré tout le matériel nécessaire pour établir un pont suspendu. Trois wagons sont chargés de ce matériel. »

« Il manque les planches qui doivent former le tablier, mais avec quelques mêlèzes coupés dans les environs il sera facile d'en débiter. »

« Tel est, messieurs, mon projet, »

« Vous paraît-il réalisable ? »

Une adhésion générale répondit à cette question, et Bouléreau s'écria avec une entière conviction :

— Certainement que la chose est possible

« Je m'en charge si on veut. »

— Soit, fit le comte.

« J'avais précisément pensé à vous confier la direction de ce travail qui me semble être de votre compétence. »

— Mais oui, c'est son affaire ! dit Sans-Nez.

« Bouléreau, nous te nommons ingénieur des ponts et chaussées de la colonie que nous allons fonder. »

Approuvé ! dit en riant M. de Lincourt, mais n'oubliez pas messieurs, que ces travaux doivent être terminés entièrement aujourd'hui, est-ce possible, selon vous ?

— Moi, dit Bouléreau, je réponds d'avoir fini avant l'heure.

— Je prends le même engagement, sans craindre d'y manquer, fit le colonel.

— A l'œuvre donc ! s'écria joyeusement M. de Lincourt.

« Et demain le grand jour ! »

On se sépara sur ces mots qui renfermaient tant d'espérances.

Bouléreau, comprenant qu'il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait tenir son engagement, fit immédiatement choix des ouvriers qui lui étaient nécessaires pour la construction du pont suspendu.

Il divisa par escouades ces travailleurs,

leur donna des chefs et leur expliqua avec autant de concision que de clarté ce dont il s'agissait.

Tous se mirent à l'ouvrage avec un entrain qu'expliquait leur désir de gravir enfin ces pentes, au sommet desquelles chacun pourrait contempler ses propres richesses et celles des autres.

De son côté, M. d'Eragny, de concert avec le baron de Senneville, s'occupa activement des travaux de défense dont il était chargé.

Après avoir choisi les points culminants les mieux situés et qui commandaient à une grande distance les environs du plateau, il fit exécuter rapidement les terrassements nécessaires pour recevoir et protéger de l'artillerie, pour abriter les postes et pour rendre impraticables les abords de la place.

Pendant cette journée, tout le monde travailla avec une ardeur sans pareille.

Les femmes elles-mêmes demandèrent de l'ouvrage, et leur bonne volonté fut utilisée.

Enfin le soleil n'était pas encore couché quand Bouléreau et M. d'Eragny vinrent presque simultanément informer le comte que leurs tâches étaient entièrement accomplies, et l'inviter à visiter une dernière fois leurs travaux.

M. de Lincourt approuva sans restriction les savantes dispositions prises par le colonel et quitta les fortifications si rapidement improvisées en disant :

— Trois mille pirates peuvent nous attaquer dans cette position, je suis certain de les repousser.

Puis il visita le pont suspendu, en vérifia la solidité et dit à Bouléreau :

— Sans-Nez vous a qualifié d'ingénieur des ponts et chaussées ; il ne vous a pas flatté, car beaucoup de ceux qui portent ce titre en France seraient bien embarrassés pour exécuter un pareil travail dans des conditions si difficiles et avec tant de rapidité.

Et, apercevant M. de Senneville, le comte alla à sa rencontre avec le colonel en disant à Bouléreau et à ses travailleurs :

— Maintenant je réponds du succès de notre entreprise.

« A demain ! »

Avant le jour, la caravane est sur pied.

C'est partout une animation, un brouhaha, un trouble indéfinissables.

Tout le monde attend avec impatience le moment du départ pour gravir cette montagne du Nid-de-l'Aigle et pour connaître enfin ce *Secret* si plein de promesses qui a tant excité les imaginations.

Les visages sont rayonnants d'espérance.

Messieurs, dit le comte nous partirons dans une heure.

« D'ici là, prenez toutes vos dispositions pour vous mettre à même de franchir ou d'écarteler les obstacles que nous pourrions rencontrer. »

« Nous devons compter surtout avec les éboulements. »

« Munissez-vous donc de pics, de leviers et de cordes. »

« Défendez formellement à vos hommes de fumer, et prévenez les qu'ils ne doivent emporter avec eux ni pistolets, ni cartouches, ni poudre, rien enfin qui puisse produire de feu, même une étincelle. »

« Notifiez leur que toute infraction à ces recommandations sera impitoyablement et sévèrement punie. »

« Maintenant, continua le comte après un moment de silence, il faut que nos bagages et notre matériel soient gardés. »

« L'un de vous restera donc ici pour commander cinquante hommes de bonne volonté ; s'il ne s'en présente pas assez, vous ferez tirer au sort dans chaque compagnie. »

A l'heure dite, M. de Lincourt se mit à la tête de sa troupe.

Il passa le pont suspendu et s'engagea dans la montagne du Nid de l'Aigle, accompagné du colonel d'Eragny et du baron de Senneville.

Venaient derrière lui Tomaho, Sans-Nez et les principaux lieutenants de la caravane.

Le comte avançait sans hésiter au milieu des rochers ; il semblait connaître parfaitement son chemin.

Il le connaissait en effet, car Grandmoreau le lui avait parfaitement indiqué.

Ce chemin contournait en spirale les pentes abruptes de la montagne et formait une rampe de déclivité moindre qu'on n'aurait pu le supposer.

La marche était donc assez rapide, et les mulets chargés des divers ustensiles que M. de Lincourt avait ordonné d'emporter montaient d'un pied ferme dans les passages les plus difficiles et les plus rocaillieux.

A mesure que l'on s'élevait, le paysage s'étendait. L'horizon s'éloignait, et les montagnes voisines, et les forêts lointaines, et le tapis vert de la prairie, et les vagues même de l'Océan semblaient se rapprocher.

Mais les trappeurs n'avaient pas d'yeux pour ces magnificences ; ils n'aspiraient qu'à un but : connaître le *Secret*.

Ils ne voyaient que ce bienheureux sommet, et de minute en minute ils mesuraient du regard la distance qui les en séparait.

Peu à peu cette distance diminuait, et les coeurs battaient plus fort, et les poitrines haletaient, et pourtant la marche s'accélérait de plus en plus.

Le comte lui-même, soit qu'il se sentit poussé par la masse qui se pressait derrière lui, soit qu'il partageât l'empressement général, hâtait le pas.

Particularité remarquable : en se mettant en route, les conversations étaient bruyantes et animées, puis elles avaient cessé peu à peu et maintenant qu'on allait atteindre le but un profond silence s'était établi.

On n'entendait qu'un grand souffle, produit par les respirations de toutes les poitrines oppressées.

L'ascension a duré une demi-heure à peine.

M. de Lincourt et sa troupe sont enfin sur le faite de la montagne du Nid-de-l'Aigle.

Quel magnifique panorama se déroule de tous côtés !

L'Océan Pacifique et ses vagues bleues comme un ciel pur à perte de vue...

La savane verdoyante, les forêts sombres, le désert aride et jaunâtre ; et plus loin de fugitifs miroitements : ce sont les lagunes boueuses qui reflètent les rayons du soleil.

Entre la terre et l'eau, une longue chaîne de montagnes, hautes falaises, immense digue de granit contre laquelle se brisent les efforts destructeurs de la mer envahissante.

Mais que sont toutes ces splendeurs à côté du spectacle qui attire et fixe tous les regards ?

Le sommet de la montagne, régulièrement arrondi, représente une surface de plus de cinq cents pieds de diamètre.

Une bordure de rochers plats forme une digue circulaire et peu élevée autour d'un véritable lac.

Ses eaux sont noires et elles paraissent solidifiées.

Malgré une brise assez fraîche, il n'y a pas une ride sur cette nappe que l'on dirait glacée.

Çà et là seulement quelques légères ondulations ; mais pas le plus léger clapotis sur les rives rocheuses.

Sur ces eaux mornes paraît s'étaler une couche huileuse sur laquelle le vent glisse sans laisser une ride.

La surface tranquille de ce singulier lac